

N° 78

Prix 1 fr 20

Belgique 1 fr 50



— *Qu'as-tu dit ? Tu voudrais avouer ?*
s'écria-t-il.

(Page 2426)

C. I.

LIVRAISON 309

— Vraiment ?... Et pourtant, je ne me souviens point de vous avoir vu avant ce jour...

— Je m'appelle William Green, capitaine de corvette en congé... Si je ne me trompe, j'ai déjà eu l'honneur de vous être présenté à un bal chez le ministre plénipotentiaire de Hollande...

La jeune femme se sentit flattée de cette supposition qui lui faisait grand honneur. Néanmoins, elle comprenait qu'elle ne pouvait admettre avoir assisté à une soirée donnée à la Légation des Pays-Bas. Après une courte pause, elle répondit :

— Je crois que vous faites erreur, Monsieur...

— Pourquoi ?

— Parce que je ne me souviens pas d'avoir jamais assisté à un bal chez le ministre de Hollande...

— Vraiment ?... Dans ce cas, il faut supposer que j'ai été trompé par une extraordinaire ressemblance...

— Il est possible que vous ayez rencontré ma cousine qui me ressemble beaucoup...

— Est-ce qu'elle fréquente la Légation de Hollande ?

— Je ne le lui ai jamais demandé, répondit habilement Yvonne. Mais cela se pourrait fort bien...

— Et comment s'appelle votre cousine ?

— Alice Waddington...

— Et vous ?

— Daisy Waddington...

— Je vous félicite de ce nom si aristocratique ! s'exclama le capitaine de corvette. Figurez-vous que je vous avais prise pour une actrice...

— Et... cela vous cause-t-il une déception que de savoir que je ne le suis pas ? fit la jeune servante avec un sourire aguichant.

— Oh, non !... Certes non !... Je suis bien content

d'avoir pu faire connaissance avec la cousine d'Alice Waddington !

— Ma cousine est beaucoup plus jolie que moi, n'est-ce pas ?

— Jamais de la vie !... Du reste, cela serait impossible !

Yvonne éclata de rire.

— Flatteur ! s'exclama-t-elle.

Il s'en suivit une brève période de silence durant laquelle la petite femme de chambre se repentait un peu d'avoir menti avec une excessive légèreté.

Elle s'était fait passer pour rien de moins que pour la fille aînée de Lady Waddington !

Elle eut peur d'avoir été trop audacieuse et elle se dit que le mieux serait de couper court à cette conversation.

— Maintenant, il faut que je rentre à la maison, dit-elle après avoir jeté un coup d'œil sur une jolie petite montre qu'elle portait suspendue à une chaîne en or.

— Si vite ! se récria le capitaine de corvette avec un air navré.

— Cela vous déplaît ?

— Evidemment !... J'espère au moins que j'aurai l'occasion de vous revoir une autre fois ?

— Certainement...

— Quand ?

— Quand l'occasion s'en présentera !... Nous pouvons nous en remettre au hasard...

— Non !... Il se pourrait que le hasard ne se souvienne pas de nous... Demain, je viendrai rendre visite à vos parents, après quoi nous pourrions sortir ensemble et faire une belle promenade...

— Mes parents ne sont pas à Londres en ce moment ! s'empressa de dire la soubrette, sans pouvoir ré-

primer un sursaut qui n'échappa point à l'œil perspicace de son interlocuteur.

— Oh !... Voilà qui est bien regrettable, Mademoiselle ! fit-il.

— Je le regrette autant que vous... Mais que puis-je y faire ?... Je ne peux évidemment pas vous recevoir à la maison en l'absence de mes parents et sans leur consentement !... S'ils apprenaient que j'ai fait une chose pareille, ils seraient furieux !... Il faudra attendre jusqu'à ce que je sois revenue de la Côte d'Azur où je vais me rendre prochainement...

— Quand vous reviendrez de la Côte d'Azur, je serai bien loin d'ici, en pleine mer, Mademoiselle !

— Tant pis !... Nous nous reverrons plus tard...

— Ne pourriez-vous m'accorder tout au moins la faveur de passer la soirée avec moi ?

— Vous y tenez tant que ça ?

— J'y tiens énormément...

— Pourquoi ?

— Parce que je suis amoureux de vous !

— Oh !... Oh !... s'exclama Yvonne en riant. Il me semble que vous avez bien vite fait de devenir amoureux !

— Quand on se trouve en présence d'une femme aussi séduisante et aussi jolie que vous, on peut très bien devenir amoureux tout de suite et le rester toute la vie ! répondit vivement le capitaine de corvette en saisissant un main de la jeune fille.

— Done, vous voulez absolument que je passe la soirée avec vous ?

— Oui !

— Eh bien, soit

Yvonne se laissa finalement conduire à un restaurant très élégant et elle resta jusque vers minuit avec son nouvel adorateur.

CHAPITRE CCCLII

LE DANGER DEVIENT IMMINENT

Le colonel Henry regardait avec un air presque hébété le lieutenant qui était venu l'appeler de la part du général Boisdeffre.

— Du général Boisdeffre ? répéta le misérable, comme s'il n'avait pas bien compris.

— Oui... Le général vous attend dans son bureau... Mais qu'avez-vous, mon colonel ? demanda le jeune officier remarquant la pâleur anormale qui couvrait le visage de son supérieur.

— Ne vous sentez-vous pas bien ?

— Pourquoi me demandez-vous cela, lieutenant ?

— Parce qu'il me semble que vous travaillez trop depuis quelque temps et que vous êtes très fatigué, mon colonel... Vous devriez vous accorder un peu de repos, autrement, vous pourriez tomber sérieusement malade.

Henry s'efforça de sourire et il haussa les épaules avec un geste d'indifférence.

— J'ai beaucoup à faire ces jours-ci, murmura-t-il, et je n'ai pas le temps de me reposer. Allons voir ce que le général désire...

Le lieutenant s'éloigna et le colonel s'avança vers le cabinet de travail de son supérieur. En parcourant le

corridor, il cherchait à se donner une attitude désinvolte et tranquille ; mais quand il s'aperçut de ce que l'expert en écritures Gobert était assis vis-à-vis de Boisdeffre, il devint tout-à-coup livide et il dut s'appuyer au montant de la porte pour ne pas tomber.

— A vos ordres, mon général, balbutia-t-il d'une voix presque imperceptible.

— Je vous ai fait appeler, lui dit Boisdeffre pour vous mettre au courant des conclusions de Monsieur Gobert au sujet de ces documents.

Henry eut la sensation d'être sur le point de tomber évanoui.

Il s'agissait des deux documents que lui-même avait falsifiés et qui constituaient des preuves de son crime.

Par un effort surhumain, il parvint à dominer son émoi, et un faible sourire apparut sur ces lèvres.

— Je serais très content de connaître le résultat de l'expertise, mon général, dit-il.

Après l'avoir regardé fixement durant quelques instants, le général se retourna vers l'expert et lui dit :

— Voudriez-vous avoir l'obligeance d'exposer vos conclusions, Monsieur Gobert ?

— J'ai fait une découverte des plus importantes, mon général, répondit l'expert.

Boisdeffre fixa de nouveau un regard scrutateur sur le colonel Henry qui eut encore la force de sourire et de s'exclamer :

— Une découverte intéressante ?... Et de quoi s'agit-il, Monsieur Gobert ?

— Il s'agit de ceci :

Ce texte n'a pas été écrit sur une seule feuille de papier, car les fragments recollés ne sont pas tous de la même texture...

Henry demeura comme interdit.

— Cela me paraît impossible ! balbutia-t-il.

Boisdeffre prit la lettre et se mit à l'examiner attentivement tandis que l'expert continuait ses explications.

— Regardez à travers une loupe, mon général, disait-il. Il vous sera facile de distinguer la différence de papier d'un morceau à l'autre...

— Et, qu'en déduisez-vous ?

— Que cette lettre est un faux... Tandis que, dans le premier document, l'écriture ressemble d'une façon impressionnante à celle du capitaine Dreyfus, dans celle-ci on ne peut que remarquer une grande inégalité des caractères, laquelle doit être due à une tentative d'imitation...

Boisdeffre ne répondit pas. Durant quelques minutes, les trois hommes demeurèrent silencieux, absorbés dans leurs pensées.

Le général ne détachait pas son regard des yeux d'Henry, comme s'il avait voulu lire dans son âme. Mais le colonel avait eu le temps de recouvrer son sang-froid et il demeurait impassible.

— Pourriez-vous soutenir vos assertions en présence d'autres experts ? demanda le général à Monsieur Gobert après une assez longue pause.

— Certainement, mon général...

Boisdeffre se leva, prit les documents qui avaient servis à prouver la culpabilité de Dreyfus et les enferma dans un tiroir de sa table à écrire.

— Pour le moment, je n'ai plus rien à vous demander, Monsieur Gobert, reprit-il. Je vous convoquerai de nouveau en temps utile.

L'expert se leva à son tour, s'inclina et sortit de la pièce.

Boisdeffre et Henry se trouvaient seuls depuis quelques minutes et ni l'un ni l'autre n'avait encore dit un seul mot.

Boisdeffre continuait de fixer sur le visage du colonel Henry un regard insistant.

— Il me semble que les déclarations de l'expert ont fait sur vous une assez grande impression, colonel, dit enfin Boisdeffre.

— Je ne le nie point, mon général...

— En somme, cela est assez logique... Mais pourquoi êtes-vous si agité ? Si la chose ne vous concerne pas personnellement, vous devriez être plus calme... Vous sentiriez-vous indisposé ?

Henry ne répondit pas.

— Tout est fini ! se disait-il à part soi. Je suis perdu !

— Qu'avez-vous ? insista Boisdeffre, sans cesser de le fixer.

— Je suis fatigué, très fatigué, mon général... Il s'agit d'un véritable épuisement nerveux...

— Pourquoi restez-vous debout ? Asseyez-vous donc !

Ce disant, le général se leva et s'en fut ouvrir une fenêtre.

— Voilà ! fit-il. Un peu d'air vous fera du bien...

Robert Henry ferma les yeux et serra fortement les lèvres. Il comprenait que le moment fatal de la confession était arrivé.

Maintenant, il ne pouvait plus se taire !

Le général s'était de nouveau assis devant son bureau et il s'était remis à regarder quelques papiers avec un air calme et indifférent.

Mais tout-à-coup, il releva la tête et plongea encore une fois dans les yeux d'Henry son regard inquisiteur.

— Donc, colonel, interrogea-t-il. Que pensez-vous

de ce que Monsieur Gobert vient de nous dire ?

— Moi ?

— Oui... Qui, selon vous, pourrait s'être rendu coupable de cette falsification ?

Henry se passa une main sur le front.

Etait-il possible que Boisdeffre ne le soupçonnât pas encore ? Pourquoi lui posait-il une pareille question ?

Existait-il encore pour lui une possibilité de se sauver ?

L'espoir de ce qu'Amy Nabot n'avait rien dit jailait tout-à-coup dans son âme, lui rendant un peu de courage. S'il en était ainsi, tout n'était pas encore perdu.

— Eh bien, reprit Boisdeffre. Vous ne soupçonnez personne ?

— Malheureusement, je ne puis formuler aucun soupçon, mon général... Je ne saurais donc répondre à votre question...

— De toute façon, celui qui a fait cela, devait être un très habile faussaire...

— En effet, murmura faiblement le misérable.

— Mais nous arriverons bien à démasquer le coupable !... Vous pouvez en être sûr ! s'exclama le général sur un ton menaçant.

— Je n'en doute pas, mon général... Je n'en doute pas...

— Le moment de tirer toutes ces choses-là au clair est venu... Nous devons absolument sortir de toute cette boue qui menace d'engloutir l'honneur de l'Etat-Major.

— Cela... est parfaitement juste...

— C'est bien vous qui m'avez remis les documents apportés par Madame Bastian, n'est-ce pas ?

— Oui, mon général...

— Il faut reconnaître que vous avez fait preuve d'une très grande habileté en rajustant si bien ensemble tous les morceaux de cette lettre déchirée ! s'exclama

Boisdeffre avec un air ironique.

— Je me suis donné cette peine dans l'intérêt de l'Etat-Major, répondit Henry.

Un sourire sarcastique apparut sur les lèvres de Boisdeffre.

— Je le sais, colonel... Je n'ignore pas que par amour pour la patrie, vous seriez capable de n'importe quel sacrifice...

Le général avait prononcé ces mots avec un sarcasme si évident que le colonel ne put s'empêcher de rougir.

Le misérable souffrait une torture indescriptible.

Que devait-il faire ? Comment devait-il se comporter ? S'insurger contre le doute injurieux qui transparaissait avec évidence sous les allusions de son chef ? Cela n'aurait-il pas été une manœuvre bien périlleuse ? Si le général ne le soupçonnait pas encore, cela ne lui aurait-il pas donné motif de le faire ?

Soudain la voix de Boisdeffre s'éleva de nouveau.

— Tout cela doit être tiré au clair, colonel, dit-il de nouveau. Tâchez de vous rappeler comment se sont déroulés les faits à l'époque de l'arrestation de Dreyfus... Je vous confie le soin de mener l'enquête nécessaire pour découvrir l'auteur de cette falsification.

— Très bien, mon général...

— J'exige une réponse définitive d'ici trois jours... Si, à l'expiration de ce terme, vous n'avez encore rien trouvé, je confierai l'enquête à un de vos collègues...

— Je ferai tout mon possible, mon général...

— Je vous souhaite bonne chance...

Le colonel salua son supérieur et quitta le cabinet de travail pour retourner à son propre bureau.

Trois jours... trois jours... et puis... et puis tout serait fini !

CHAPITRE CCCLIII

LES MALHEURS DE PICQUART

Le lieutenant-colonel Picquart se trouvait déjà en prison depuis deux mois et il n'avait encore subi aucun interrogatoire.

Finalement, un matin, il vit apparaître dans sa cellule un capitaine qui le pria de le suivre.

— Où ? demanda le prisonnier.

— Chez le général Pellieux, répondit froidement l'officier.

— Savez-vous ce qu'il me veut ?

— Non...

— Mais ce n'est pas le général de Pellieux qui a été commis pour instruire le procès à ma charge ! s'exclama le lieutenant-colonel avec indignation. Je n'ai absolument rien à lui dire !

— Je ne sais quoi vous répondre et je vous prie de bien vouloir venir avec moi...

— Bien... J'espère au moins que vous n'avez pas reçu l'ordre de me mettre les menottes ?

L'officier feignit de ne pas avoir compris le sens ironique de ces paroles et précéda Picquart dans le corridor.

Quelques minutes plus tard, tous deux sortaient en-

semble de la prison et prenaient place dans une voiture qui attendait devant la porte d'entrée.

Pendant toute la durée du trajet, le lieutenant-colonel et le capitaine n'échangèrent pas un seul mot.



En entrant dans le cabinet de travail du général Pelieux, le lieutenant-colonel Picquart remarqua tout de suite que son supérieur paraissait d'une violente hostilité envers lui.

— Je vous ai fait appeler pour vous informer de ce que le Conseil de Guerre a pris la décision de suspendre la procédure entamée contre vous, lui dit le général.

Picquart ne put retenir un soupir de soulagement.

— Ah ! s'exclama-t-il. On a donc fini par reconnaître que l'accusation portée contre moi ne reposait sur aucun fondement ?

Le général de Pelieux haussa les épaules et répondit :

— Je n'ai pas d'explications à vous donner...

— Mais je me crois en droit d'en exiger...

— Je n'ai rien à vous dire à ce sujet...

Picquart eut un geste de colère.

— Mon général, dit-il sur un ton ferme, — si l'on a reconnu mon innocence, il m'incombe de défendre mon honneur contre les attaques du colonel Henry...

— De quelle façon ? interrompit le général avec un air méprisant. En le provoquant de nouveau en duel ?

— Non, mon général, car j'ai pu me rendre compte de ce que le colonel Henry n'est pas digne de croiser l'épée avec un homme d'honneur... Il ne devrait pas être

permis à ce personnage de porter un uniforme d'officier !

— Quant à ça, vous n'avez pas besoin de vous en préoccuper ! fit le général avec une ironie marquée.

Picquart le regarda avec un air étonné et demanda :

— Pourquoi ? Que voulez-vous dire, mon général ?

— J'ai encore une autre communication à vous faire... Le Ministre de la Guerre a pris la décision de vous mettre à la retraite.

A ces mots, le lieutenant-colonel pâlit. Durant quelques instants, son regard éperdu erra à travers la pièce tandis que ses lèvres s'agitaient en un tremblement convulsif.

Donc, on le mettait à la retraite d'office, sans même lui demander son avis ?

Durant deux ou trois minutes, le malheureux fut incapable de dominer son émotion. Finalement, il s'écria sur un ton indigné :

— Pour me mettre à la retraite d'office, il faudrait des motifs sérieux !

— Le Ministre n'est pas obligé de justifier ses actes vis-à-vis de vous ! lui répondit de Pellieux avec indifférence.

Picquart eut un rire amer.

— Belle manière de procéder ! s'exclama-t-il. L'on accuse un innocent, puis, après avoir constaté que l'accusation n'était pas fondée, on se débarrasse du souci de devoir lui rendre justice en l'envoyant au diable ! Au fond, je ne peux pas trop m'étonner de cette façon d'agir, parce qu'il est certain que, depuis quelque temps, la justice militaire en est revenue à des procédés qui ressemblent beaucoup à ceux du Moyen Age !

Pourpre de colère, le général se leva.

— Je ne vous permets pas de tenir un pareil langage en ma présence, s'exclama-t-il. Et je vous invite à

respecter la discipline.

— Ce que je viens de dire n'est que l'expression de la pure vérité, mon général...

— Vous n'avez aucun droit de critiquer les décisions de la justice militaire.

— Après les procès de Dreyfus, d'Esterhazy et de Zola, toute l'Europe s'est montrée indignée de la partialité des juges de nos tribunaux militaires, répondit Picquart avec énergie. Quant aux motifs qui ont déterminé ma mise à la retraite d'office, ils ne sont pas bien difficiles à comprendre... L'on veut se débarrasser de moi parce que l'on craint que ma présence à l'armée pourrait devenir très gênante pour certaines personnes..... Mais pourquoi, au lieu de me mettre à la retraite, ne m'envoie-t-on pas à l'île du Diable, comme Dreyfus ? Ce serait encore beaucoup plus sûr !

Le général de Pellieux asséna un violent coup de poing sur la table.

— Assez ! s'écria-t-il sur un ton autoritaire. Je vous défends de continuer, Monsieur Picquart !

— Oh !... Oh !... Vous me considérez déjà comme un civil ?

— Certainement ! le décret ministériel concernant votre mise à la retraite entre en vigueur immédiatement.

— Bravo ! Quand un individu devient dangereux, il vaut mieux se débarrasser de lui tout de suite n'est-ce pas ?

— Vous devriez avoir honte de vous exprimer de cette façon ! rugit le général hors de lui.

— Je n'en ai pas honte du tout ! répondit tranquillement le lieutenant-colonel. Je ne vois pas pourquoi je devrais me gêner de dire ce que je pense, surtout maintenant que je ne suis plus officier !

— Allez-vous-en ! hurla de Pellieux, qui paraissait

presque sur le point d'avoir une attaque d'apoplexie. Allez-vous-en ! Je ne veux plus vous voir !

Et se dirigeant à grands pas vers la porte, il sortit lui-même de son cabinet de travail, passant dans une pièce contigüe.

Demeuré seul, le lieutenant-colonel n'eut plus qu'à s'en aller à son tour. Maintenant, il était libre, mais il n'appartenait plus à l'armée !

CHAPITRE CCCLIV

DICKENS CONTINUE SES INVESTIGATIONS

Le domestique entra dans le cabinet de travail de Lord Waddington, apportant à son maître une carte de visite sur un plateau d'argent.

— Ce Monsieur insiste pour être reçu tout de suite, dit le serviteur.

Lord Waddington jeta un coup d'œil sur la carte et lut :

William Austin

Le gentilhomme ne connaissait personne qui s'appelât ainsi.

— Dites-lui que je ne peux pas le recevoir, dit-il au domestique. Je suis très occupé...

Mais à peine avait-il prononcé ces mots qu'un homme apparut sur le seuil de la porte, s'inclinant avec une parfaite désinvolture.



Croyez-vous vraiment que vous arriverez à démontrer son innocence ? demanda l'industriel.
(Page 2436).

— Excusez-moi, Milord, fit-il. Mais j'avais prévu que vous ordonneriez à votre domestique de ne pas me laisser entrer, de sorte que j'ai cru bien faire en me présentant de ma propre autorité...

Quoiqu'un peu décontenancé par le calme et le sang-froid déconcertant avec lequel l'intrus s'était exprimé, Lord Waddington bondit immédiatement hors du fauteuil dans lequel il se trouvait assis et il s'exclama :

— Quelles sont ces manières-là, Monsieur ? Que venez-vous faire ici ?

— Je suis le détective John Dickens répondit l'audacieux visiteur sans se troubler, — et je désire vous parler au sujet d'une affaire de la plus haute importance...

— Je ne comprends pas du tout ce que vous pourriez avoir à me dire, fit le gentilhomme avec un air de hautaine méfiance. Je n'ai pas l'habitude d'avoir affaire à des policiers...

— Je m'en doute bien, Milord, répondit le détective avec un aimable sourire. Néanmoins, je crois que mon intervention ne serait pas superflue, car j'ai des raisons de supposer qu'il pourrait y avoir, parmi vos serviteurs, une personne qui...

Il s'interrompit et lança un regard significatif vers le domestique qui était resté près de la porte, ne sachant ce qu'il devait faire.

Le gentilhomme lui fit signe de se retirer.

— Asseyez-vous et continuez, Monsieur Dickens, fit-il avec un air assez ennuyé. Vous disiez donc que parmi mes serviteurs, il y aurait...

— Une personne fort malhonnête, Milord, compléta le détective.

— Une personne malhonnête ?

— Oui... Pour aller plus vite, je vais vous dire, sans plus vous faire attendre, que mes soupçons se portent

plus particulièrement sur une nommée Yvonne, qui doit être la femme de chambre de Lady Waddington... Vous vous souvenez sans aucun doute du déplorable incident à la suite duquel la gouvernante française de vos enfants a été arrêtée...

— Ah !... Madame Esterhazy ?

— Précisément... Cette pauvre dame se trouve actuellement en prison pour expier un délit qu'elle n'a certainement pas commis et dont la personne que je viens de vous nommer doit plus que probablement être coupable...

— Yvonne ?

— Oui...

Lord Waddington hocha la tête et réfléchit durant quelques instants.

Il avait toujours considéré Yvonne une brave et honnête jeune fille. Sa femme avait toujours été très contente de ses services et il lui paraissait bien difficile d'admettre qu'elle ait pu se rendre coupable d'un vol.

Devinant à peu près sa pensée, le policier lui demanda :

— Navez-vous jamais eu aucune espèce de soupçon à l'égard de cette personne, Milord ?

— Jamais, répondit Lord Waddington.

— Et avant l'affaire du collier, il n'y a jamais eu de vol dans votre maison ?

Le gentilhomme réfléchit un moment, les yeux à demi fermés, puis il répondit :

— Maintenant, je me souviens d'un fait qui aurait pu éveiller des soupçons assez justifiés...

— Ah ?... Et Mademoiselle Yvonne était-elle déjà au service de Lady Waddington à ce moment-là ?

— Oui...

— Voudriez-vous me dire de quoi il s'agissait ?

Lors Waddington réfléchit encore un instant et dit :

— Volontiers, Monsieur Dickens... Il y a quelques années, ma femme possédait un bijou artistique d'assez grande valeur... C'était un scarabée de platine orné de brillanis et de rubis... Elle ne le portait qu'assez rarement, parce que la monture était d'un genre démodé... Un soir, ce scarabée disparut mystérieusement du coffrefort où il se trouvait et que ma femme avait laissé ouvert par inadvertance... A la suite de cela, nous avons fait insérer de nombreuses annonces dans plusieurs journaux, promettant une récompense importante à qui pourrait fournir des indications de nature à faire retrouver le bijou... Mais cela ne donna aucun résultat...

— Et vous n'avez soupçonné personne à ce moment-là ?

— Ni ma femme ni moi n'avions aucune raison de soupçonner aucun de nos serviteurs, car ils étaient tous à notre service depuis assez longtemps et nous n'avions jamais eu à nous plaindre sérieusement d'aucun d'entre eux...

— Bien... Je suis persuadé de ce que, d'ici quelques jours, nous aurons également la solution du mystère de ce scarabée disparu... Naturellement, je vous demande d'observer la discrétion la plus absolue au sujet de tout ceci... Je vous conseille d'accorder beaucoup de liberté à Mademoiselle Yvonne ces jours-ci, de façon à ce qu'elle tombe plus rapidement dans le piège que je lui ai tendu...

— C'est entendu, Monsieur Dickens...

— Vous vous souviendrez de prier Lady Waddington d'accorder autant de liberté que possible à sa femme de chambre ?

— Ce ne sera pas nécessaire, parce que ma femme est en voyage... Je m'en chargerai moi-même...

— Tant mieux... Vous pourrez bientôt assister à l'épilogue de ce petit drame, Milord...

— Et en quoi consistera cet épilogue ?

— Ce sera très probablement l'arrestation de Mademoiselle Yvonne. Je vous prie de vous trouver demain soir à l'Alhambra.. Je me trouverai dans la loge numéro cinq, en compagnie d'Yvonne.

— En compagnie d'Yvonne ! s'exclama le gentilhomme avec un air stupéfait.

— Oui, Milord... Et, pour tout vous dire, je suis déjà certain de réussir dans mon entreprise.

— Mais vous êtes extraordinaire ! Comment allez-vous vous arranger pour qu'Yvonne vienne au théâtre avec vous ?

— Ce sera plus facile que vous ne croyez, Milord... D'ailleurs, je vous expliquerai tout cela en détail quand le but aura été atteint...

— Soit...

— Et maintenant, Milord, je vous prie de bien vouloir me pardonner d'être entré chez vous sans y avoir été invité... J'espère que vous ne m'en voudrez pas !

— Non, répondit le gentilhomme en souriant de bonne grâce. Je suis content de vous avoir vu, Monsieur Dickens...

Et il tendit cordialement la main au détective qui s'inclina avec le plus grand respect, puis se retira.

CHAPITRE CCCLV

TRISTE RETOUR

Au fur et à mesure que le train se rapprochait de de Paris, l'anxiété de Lucie Dreyfus devenait de plus en plus fébrile. L'impatience de revoir ses enfants la mettait dans un état d'agitation extrême.

Mais qu'allait-elle répondre aux deux innocentes créatures quand elles allaient lui demander des nouvelles de leur papa ?

— Pauvres petits ! murmura la malheureuse en essuyant ses yeux pleins de larmes. Cette fois encore, hélas, je vais être obligée d'inventer un prétexte pour calmer leur inquiétude ! Dire que j'ai été si près de mon pauvre Alfred et que je n'ai pas pu le voir !

Quand le train entra en gare, la jeune femme appela un porteur et lui remit sa valise. Mais, l'instant d'après, une scène navrante la jeta dans le plus profond désespoir.

Le facteur à qui elle avait confié son bagage avait à peine fait quelques pas vers la sortie que l'un de ses camarades l'interpella en ces termes :

— Que fais-tu donc, malheureux ! Tu ne vois pas qui est la personne dont tu portes la valise ? C'est la femme de Dreyfus ! L'épouse du traître ! Laisse-là

done porter ses paquets elle-même !

Le comissionnaire s'arrêta net et fixa sur Madame Dreyfus un regard rempli à la fois de haine et de mépris. Les exclamations de son compagnon avaient déjà attiré l'attention d'un certain nombre de personnes qui commentaient l'événement avec animation.

— Qui est cette femme ?

— La femme du traître Dreyfus !

— Ah !

Le commissionnaire jeta la valise sur le sol en serrant les poings de rage.

— Vilaine sorcière ! s'écria-t-il. Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu étais la complice de ce bandit ?

La foule ne tarda pas à grossir, au point que Lucie se vit bientôt entourée d'une cinquantaine de personnes qui la regardaient avec une hostilité évidente.

— C'est la femme du traître ! disait-on.

— Et elle a l'audace de se montrer en public ? Elle devrait avoir honte !

Atterrée, la malheureuse cherchant une issue regardait autour d'elle. Mais le cercle humain se resserrait de plus en plus autour d'elle.

— A bas Dreyfus !

— A bas le traître !

— A bas le traître ! Nous voulons que sa femme soit condamnée ! Elle a été sa complice ! A mort ! Mort au traître !

Quelques femmes se frayèrent un passage à travers la foule et s'avancèrent vers Lucie en brandissant leurs poings crispés de colère et de haine.

— Elle mériterait d'être lynchée, la greline !

— Pitié ! balbutia-t-elle. Laissez-moi passer ! Mes enfants m'attendent ! Mon mari n'a rien fait de mal ! Je vous jure qu'il est innocent !

Des hurlements et des coups de sifflet assourdissants lui répondirent.

Alors, assaillie par une impulsion de révolte désespérée, l'épouse du martyr se jeta contre la foule, tentant de s'ouvrir un chemin. Mais un coup de poing la fit tomber à terre, tandis que le cavarme augmentait de plus en plus.

— Qu'on l'envoie en prison ! criaient ces forcenés.

— Lynchez-là ! Lynchez-là !

A ce moment, Lucie se sentit saisir par deux mains robustes qui la soulevèrent du sol. Un homme, qui venait d'apparaître criait à la multitude :

— Que faites-vous, canailles ? N'avez-vous pas honte de vous attaquer à une femme sans défense ? Reculez ou je tire ! Retirez vous tous !

La jeune femme leva vers celui qui s'était porté à son secours d'une façon si providentielle, mais, quand elle le vit, elle eut un instinctif mouvement d'horreur...

Cet homme était le commandant du Paty !



L'énergique intervention de l'officier avait suffi à calmer instantanément cette tourbe de gens sans cœur qui, autrement aurait probablement fini par faire un mauvais parti à l'infortunée Madame Dreyfus.

Tout d'abord, on l'avait regardé avec colère et quelques énergumènes avaient même fait mine de lever la main sur lui, mais quand on le vit prendre son revolver et le braquer sur la foule, on comprit qu'il était résolu à faire feu plutôt qu'à abandonner la victime à la fureur populaire et les assaillants se retirèrent prestement, non sans continuer de proférer des cris de mort et des imprécations à l'adresse d'Alfred Dreyfus et de sa famille.

Le commandant appela deux soldats qui passaient et leur ordonna de débarrasser le passage vers le commissariat spécial de la gare. Cinq minutes plus tard, Lucie, à demi épuisée d'émotion, se trouvait assise sur une chaise dans l'antichambre du commissariat. Quelques agents de police et quelques soldats qui se tenaient autour d'elle la regardaient avec curiosité.

Le commandant du Paty envoya chercher un verre de cognac au buffet et le présenta à la malheureuse, tout en lui disant avec un aimable sourire :

— Buvez ceci, Madame.. Cela vous remettra un peu...

Mais la jeune femme fit un geste négatif de la tête et répondit :

— Non, merci... Je n'ai besoin de rien, je vous assure... Laissez-moi m'en aller...

Mais le commandant insista et l'obligea presque à boire le cordial qu'il lui avait apporté. Ensuite, Lucie se leva et fit mine de s'en aller ; mais l'officier protesta avec véhémence.

— Non, Madame ! s'exclama-t-il. Je ne veux pas vous laisser partir seule ! Ce ne serait vraiment pas prudent.

— Mais je ne peux pas rester indéfiniment ici ! Il faut que je rentre chez moi !

— Sans doute... Mais je vais vous accompagner en voiture... De cette façon, vous n'aurez pas d'autre désagréable surprise à craindre.

L'officier avait prononcé ces mots avec un accent tellement étrange que Lucie ne put s'empêcher de frémir.

Elle leva les yeux et son regard rencontra celui de du Paty ; c'était un regard trouble et où paraissait se dissimuler quelque chose d'inquiétant et d'inavouable,

— Courage, Madame ! dit-il d'une voix douce et se. Venez avec moi...

— Ce n'est pas nécessaire, commandant, répondit Lucie... Laissez-moi m'en aller seule... Je n'ai pas peur !

— Je vous répète que ce ne serait pas prudent... Mon devoir est de vous protéger et de vous reconduire saine et sauve à votre domicile.

Ce disant, il offrit son bras à Lucie et sortit du commissariat avec elle. Quand ils furent parvenus au dehors, le commandant aida la jeune femme à monter dans une voiture et avant de prendre place à côté d'elle, il donna une adresse au cocher, parlant à voix basse, de manière à ce que Lucie ne puisse pas entendre.

Et cette adresse n'était pas celle de Lucie, mais celle de son propre domicile.

A peine la voiture se fut-elle mise en marche que le commandant passa tout-à-coup son bras autour des épaules de la jeune femme et, l'attirant brusquement contre lui, il murmura avec un accent de passion indécidable :

— Cette fois, vous ne m'échapperez pas ! Vous me plaisez et...

La malheureuse l'interrompit par un cri déchirant.

L'officier lui appuya par sa main sur la bouche, l'obligeant à se taire.

Mais cette nouvelle émotion avait causé un tel choc à l'infortunée qu'elle perdit connaissance et retomba, inerte entre les bras du misérable.

— Tant mieux ! se dit l'infâme personnage. Quand elle reviendra à elle, nous serons déjà chez moi !

La voiture poursuivait sa course, Personne n'avait entendu le cri de la malheureuse.

Du Paty couvrait Lucie d'un regard scintillant de désir. Finalement il pouvait la serrer entre ses bras et la couvrir de baisers sans se voir repousser !

Un quart d'heure plus tard, la voiture s'arrêta devant la maison du commandant.

En voyant que la dame qui était dans son véhicule était évanouie, le cocher parut assez ému et il demanda à l'officier s'il désirait qu'il l'aide à la porter dans l'intérieur de l'immeuble et qu'il aille chercher du secours.

— Non, mon brave, ce ne sera pas nécessaire ! répondit le misérable. Je m'arrangerai bien tout seul..... Merci beaucoup !

Et, après avoir généreusement payé le cocher, il prit Lucie entre ses bras et la porta rapidement dans la maison.

Tandis qu'il montait l'escalier avec son précieux fardeau, il ne cessait de regarder le pâle visage de la pauvre femme et il se disait avec un sourire diabolique :

-- Maintenant, ma belle, vous êtes entre mes mains.

CHAPITRE CCCLVI

L'ARRESTATION D'YVONNE

Depuis deux jours, Yvonne, la jeune femme de chambre de Lady Waddington, vivait comme dans l'extase d'un rêve. Elle éprouvait réellement l'illusion d'être devenue une grande dame comme sa patronne.

Son cœur palpitait de joie et d'orgueil.

Elle était aimée d'un brillant officier de marine et, ce soir-là, elle devait assister avec lui à la représentation de l'Alhambra, dans une des plus belles loges de ce théâtre, absolument comme les personnes de la plus haute aristocratie.

Depuis plus d'une heure, elle se trouvait dans la chambre de sa patronne, très occupée à se faire aussi belle que possible. L'absence de Lady Waddington lui permettait de se servir de ses luxueux objets de toilette et même de revêtir une de ses somptueuses robes de soirée.

Quand elle fut prête, elle se regarda dans une glace.

Elle avait vraiment grand air, telle qu'elle était habillée et coiffée. Du moins, telle était sa propre opinion. Mais il lui manquait encore quelque chose : un bijou de valeur qui rehaussât dignement l'éclat de son élégance

et lui conférât une allure de réelle noblesse.

La petite femme de chambre réfléchit un moment puis elle sortit de l'appartement de sa patronne, monta jusqu'au troisième étage de la maison et pénétra dans sa propre chambre.

Soulevant le matelas de son lit, elle plongea son bras dans la laine, à un endroit où la toile était décousue et, après avoir fouillé quelques instants, elle retira un objet brillant qui scintillait entre ses doigts, à la lueur de la chandelle qui éclairait tant bien que mal la petite pièce.

Cet objet n'était autre qu'une magnifique broche de platine enrichie de rubis et de diamants.

Yvonne parut réfléchir quelques instants avec un air assez perplexe. Puis elle murmura, comme se parlant à elle-même :

— Que devrais-je avoir à craindre, après tout ? Lady Waddington ne reviendra que samedi et je ne risque certainement pas de rencontrer Lord Waddington à l'Alhambra... Il passe presque toutes ses soirées à son cercle et il ne lui viendrait certainement jamais à l'idée d'aller au théâtre sans sa femme.

En étant arrivé à cette encourageante conclusion la soubrette se mit en devoir d'épingler la broche sur sa robe, puis après avoir jugé de l'effet en se contemplant dans un morceau de miroir ébréché, elle souffla la chandelle et redescendit.

*
**

— Je suis un peu en retard, n'est-ce pas capitaine ?
Je vous prie de m'excuser...

L'officier de marine s'inclina pour baiser la main de la petite servante déguisée en grande dame et qui, en

somme, jouait assez bien son rôle, quoi qu'elle n'ait pas eu beaucoup de temps pour l'étudier.

— Le plaisir de vous revoir me compense amplement du petit désagrément que j'ai éprouvé à vous attendre, répondit spirituellement le capitaine de corvette qui, bien entendu, n'était autre que l'excellent détective John Dickens.

Puis, il la guida vers la loge qu'il avait retenue depuis la veille. Toute frémissante d'orgueil et de joie, la petite femme de chambre se carra majestueusement dans un fauteuil et se mit à regarder le spectacle qui avait déjà commencé depuis un bon moment.

A l'entr'acte, le pseudo-capitaine de corvette se leva et demanda à sa compagne la permission de s'absenter quelques minutes afin d'aller saluer des personnes de sa connaissance qu'il avait aperçues dans la salle.

Elle consentit de bonne grâce et le détective s'en fut rejoindre Lord Waddington qui se trouvait modestement aux fauteuils de balcon.

— Eh bien ! Milord ? Avez-vous vu la jolie femme avec qui je me trouvais dans la loge numéro cinq ? lui demanda-t-il en souriant.

— Oui ! répondit le gentilhomme.

— Alors ?... Vous êtes convaincu ?

— Je suis bien obligé de l'être !... J'ai parfaitement reconnu la broche de platine... et même une robe de ma femme !

— Et que faut-il faire, selon vous ?

— La faire arrêter, naturellement !

— Attendez un peu... Ne voudriez-vous pas venir vous installer dans notre loge ?

Waddington fit une grimace significative.

— Est-ce bien nécessaire ? demanda-t-il avec un air contrarié.

— Cela serait utile, Milord... Songez qu'il ne s'a-

git pas seulement de récupérer les objets de valeur qui ont été dérobés à Lady Waddington, mais aussi de démontrer l'innocence de cette malheureuse Madame Esterhazy, victime d'une lamentable erreur...

Comprenant que le policier avait raison, Lord Waddington se laissa persuader et les deux hommes se dirigèrent ensemble vers la loge où Yvonne était restée seule.

En entendant s'ouvrir la porte de la loge, Yvonne se retourna en souriant. Dickens apparut sur le seuil et s'exclama :

— Excusez-moi de vous avoir laissée seule si longtemps, Mademoiselle !... J'ai rencontré un ami et...

— Ça n'a pas d'importance, capitaine... Je ne me suis pas ennuyée du tout !

— J'allais vous dire que mon ami va venir nous rejoindre ici dans quelques instants, reprit le détective. J'espère que vous n'y verrez pas d'inconvénient, Mademoiselle ?

La jeune fille paraissait très inquiète. L'idée de devoir se trouver en présence d'une autre personne ne lui plaisait pas du tout à ce moment où elle s'était affublée d'une fausse personnalité. Néanmoins, elle était assurément bien loin de s'imaginer que « l'ami » que le capitaine attendait n'était autre que le propre mari de sa patronne !

Feignant de ne point s'apercevoir du trouble, pourtant assez visible, qui venait de s'emparer de sa compagne, le policier s'assit à côté d'elle et se mit à regarder avec intérêt le superbe bijou épinglé à sa robe.

— Voilà un magnifique joyau ! remarqua-t-il. C'est ancien, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit la jeune servante d'une voix qui tremblait légèrement, — je l'ai hérité de ma grand'mère.

Juste à cet instant, quelqu'un frappa à la porte de la loge.